

Les causeries du Messenger de Belmont

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179295>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

jours après, Gibbon arrive au château de Ferney et demande à voir M. de Voltaire.

Ce dernier, étant prévenu des intentions de Gibbon, fit demander M^{me} Denis, sa nièce, et lui dit : « Vous aurez toutes les attentions possibles pour cet Anglais, c'est un homme d'un grand mérite, que j'estime beaucoup ; mais je connais son intention, il ne me verra pas ; » puis il se retire dans son appartement. M^{me} Denis reçut très-bien Gibbon, et le conduisit au salon. Lorsque celui-ci fut installé dans la maison, et qu'il sut que M. de Voltaire ne voulait pas le voir, il prit un fauteuil, s'assit au milieu du salon, et s'écria : « Puisqu'il ne veut pas, je ne veux pas non plus m'en aller. » Il ordonna à ses domestiques de partir, renvoya sa voiture et resta dans la maison.

La nuit vint, il fallut lui donner une chambre, il but et mangea avec les dames de la maison. Le lendemain, ce fut la même cérémonie, mais il ne vit pas Voltaire.

On lui dit alors : « Mais, Monsieur, votre visite est bien longue, elle ennuie Monseigneur. » — « C'est égal, reprit Gibbon, je suis venu pour le voir, je ne m'en irai pas sans l'avoir vu. »

Il persista pendant trois jours. Le troisième jour, Voltaire, impatient d'une visite aussi longue, qui contrariait ses habitudes, lui écrivit :

« Monsieur,

Don Quichotte prenait des auberges pour des châteaux, mais vous, vous prenez mon château pour une auberge. »

Gibbon répondit à Voltaire par ces vers :

En ces lieux, je comptais voir le Dieu du génie,
L'entendre, lui parler et m'instruire en tout point ;
Mais, comme Lucullus, à qui je porte envie,
Chez vous on boit, on mange, et l'on ne vous voit point.

Gibbon lui envoya ses vers, et partit de suite ; pendant son séjour à Ferney, il avait eu soin de s'informer, en questionnant les domestiques de la maison, des habitudes de leur maître.

Après avoir fait son plan de conduite, Gibbon arrive un jour à Ferney, de grand matin, laisse sa voiture au village, monte à pied au château, s'adresse au cocher, demande à voir une petite jument que Voltaire préférerait à ses autres chevaux, et dit à celui qui la lui montrait : « Eh bien, mon ami, si tu veux la mener dans le grand berceau de charmillle où va se promener Voltaire, et la laisser courir, je te donnerai un bon pour-boire. »

Le cocher fit ce qu'on lui demandait, et pendant ce temps, Gibbon se cacha dans la charmillle pour voir l'effet de son stratagème.

Voltaire, qui était dans sa bibliothèque, dont la fenêtre donnait sur l'allée de charmillle, lisant ses lettres de la veille, entend du bruit, demande à son cocher pourquoi la jument est là ; celui-ci répond que la jument s'est échappée. Voltaire descend, court dans l'allée pour arrêter sa jument ; alors Gibbon sort de son gîte, croise Voltaire, le regarde bien par devant et par derrière, puis s'en va en battant des mains, se moquant de lui, en disant : « Adieu, Voltaire, je t'ai vu cette fois ! Tu n'es pas beau non plus. »

Voltaire, furieux de se voir joué, rentre dans sa bibliothèque, appelle Wagnière, son secrétaire, et lui dit : « Cours vite après cet Anglais, et demande-lui douze sols pour avoir vu la bête. » Wagnière trouve Gibbon près de la grille et lui dit : « Monsieur, Monseigneur exige que vous me donniez douze sols pour avoir vu la bête. » — « C'est juste, reprit Gibbon, en voilà vingt-quatre ; tu diras à ton seigneur que j'ai payé pour deux séances, je reviendrai demain. »

Lorsque Wagnière vint rapporter cette réponse à son maître, Voltaire répondit : « Ce diable d'Anglais est plus méchant que moi, il me jouera quelque mauvais tour, il faut faire ma paix avec lui. Wagnière, il faut aller l'inviter à venir dîner demain avec moi. »

En effet, le lendemain, Voltaire lui envoya une invitation par écrit, et son équipage en grande tenue pour le chercher. Gibbon se rendit à l'invitation comme s'il ne s'était rien passé. Voltaire le reçut très-bien à la descente de la voiture, et le présenta à la société qu'il avait convoquée pour sa réception.

Ces deux grands hommes ne manquèrent pas de bons mots pour amuser la société. Dès lors, ils ont toujours été bons amis. Gibbon rendait de fréquentes visites à M. de Voltaire, et restait trois à quatre jours au château. Il ne fut plus question de ce qui s'était passé dans l'allée de charmillle.

Les causeries du *Messenger de Belmont*.

Tous les messagers et messagères sont causeurs, à la seule exception peut-être de ce messenger laconique que le gouvernement français envoie de temps en temps aux rédactions des journaux parisiens, pour les avertir, et qui ne ressemble pas mal aux croquemitaines dont on se sert pour effrayer les petits enfants, quand ils ne sont pas sages. Le nom qu'on lui donne semble justifier cette comparaison ; on l'appelle l'homme noir, et sa mission consiste à préserver la France du *spectre rouge*.

D'un autre côté, les messagers ne sont pas tous boîteux, à l'exception bien constatée d'un grand nombre de facteurs de poste qui sont chargés de remettre les étrennes des parrains et des marraines, des oncles et des tantes, et qui bien souvent n'arrivent malheureusement qu'après la grande fête de Noël ou de St-Sylvestre, comme la moutarde après dîner. Quelques méchantes langues prétendent que les employés du télégraphe ambitionnent aussi la gloire d'appartenir à la classe respectable des messagers boîteux, et que, semblables à la déesse Némésis, ils atteignent leurs victimes, en marchant sur des béquilles.

Quant au *Messenger de Belmont*, que nous avons l'honneur de présenter au *Conteur vaudois* et dans lequel ce dernier a immédiatement reconnu un puissant collaborateur, en l'engageant à égayer quelquefois ses lecteurs par ses causeries, la vérité nous oblige d'avouer franchement que non-seulement il était boîteux, mais encore borgne, d'un côté, comme disent les montagnards d'en haut, et que par-dessus le marché il était bossu devant et derrière, comme le célèbre Esope et comme Triboulet, le bouffon de François I^{er}.

Ce sont là des difformités qui ne sont nullement propres à prévenir en sa faveur ; car un messenger doit être lesté, avoir les deux yeux ouverts sur son chemin, et ne pas être chargé de paquets donnés par la nature, puisqu'il doit déjà transporter ceux d'autrui.

Cette observation a l'apparence d'être de quelque poids, particulièrement en ce qui concerne les paquets ; mais en pesant bien le pour et le contre, il nous semble que les béquilles n'empêchent jamais les gens de faire leur chemin, pourvu que leur tête soit bonne, et que le borgne a même l'avantage de voir deux yeux à celui qui a bonne vue et qui ne peut lui en voir qu'un.

Quant aux bossus, je suis de l'avis de ce prédicateur qui prouvait en chaire que tout ce que Dieu a fait est bien fait. Un bossu qui l'avait écouté attentivement l'attend à la porte de l'église et lui dit : « Monsieur le pasteur, vous avez prêché que Dieu avait bien fait toutes choses, voyez comme je suis bâti. » — « Mon ami, lui répondit le prédicateur en le regardant, il ne vous manque rien, vous êtes bien fait pour un bossu. » — Il faut convenir que le pasteur ne s'est pas mal tiré d'embarras en se servant d'un sophisme ; mais sans connaître le système de Gall, personne ne contestera la valeur de cette expression : « celui-ci ou celui-là a une fameuse bosse. » Je sais bien que par là on entend ordinairement une tête douée d'une protubérance quelconque, physique ou morale ; mais je sais aussi que l'opinion générale accorde aux bossus plus d'esprit qu'à ceux qui sont préservés de cette difformité par la nature bienveillante.

Jean-Daniel (c'est ainsi que s'appelait le messenger de Belmont) était boiteux, parce qu'il portait une jambe de bois, comme les messagers boiteux qui viennent à la fin de chaque année nous faire leurs félicitations de nouvel-an, et nous raconter leurs contes burlesques et autres ; mais cette jambe de bois était un de ses titres de gloire, gagné au champ de bataille. Après avoir fait les campagnes de Napoléon en Egypte, en Italie, en Allemagne et en Russie, il était revenu dans son pays, riche de souvenirs, mais pauvre comme un invalide. Un biscaïen lui avait enlevé une jambe, et la lance d'un cosaque lui avait crevé l'œil. La grande nation lui payait une pension de 75 cent. par jour, peu suffisante pour le faire vivre et trop grande pour le laisser mourir. Cette circonstance le força à penser à l'augmentation de ses moyens de subsistance. Il se fit messenger et s'acquitta très-bien de ce service pendant quelques années. Malheureusement la route qu'il était obligé de parcourir pour aller à Lausanne, et qui était bien mauvaise avant la construction du nouveau pont et même périlleuse à cause des nombreux éboulements qui enlevaient quelquefois des portions du chemin et obstruaient le torrent impétueux de la Perraudette, fut la cause de l'accident qui ajouta une nouvelle infirmité à celles dont il ne se plaignait jamais. Il fit une mauvaise chute et se blessa tellement l'échine dorsale qu'il en devint bossu. Cela ne l'empêcha pas de reprendre son service dès qu'il fut guéri, et il eût la chance de parvenir à un âge très-avancé malgré toutes les vicissitudes de sa vie aventureuse. Il fut enterré au cimetière de sa petite commune, sans laisser une fortune suffisante pour lui ériger un monument. Mais c'était inutile, le souvenir de l'ancien grenadier de l'empire français, de l'infatigable messenger de la commune s'était gravé dans tous les cœurs en lettres ineffaçables. Nous avons visité le cimetière où il repose, mais nous n'avons pu découvrir son tombeau. Un de ses combourgeois nous a beaucoup réjoui, en nous apprenant qu'il était à même de nous fournir des renseignements très-curieux sur la vie du vieux soldat, et qu'il possédait même quelques manuscrits de sa main, que nous utiliserons dans les prochaines causeries du Messenger de Belmont.

F. N.

Glossaire du patois de la Suisse romande,

par le DOYEN BRIDEL, avec un appendice contenant une série de traductions de la parabole de l'Enfant prodigue, quelques morceaux patois en vers et en prose et une collection de proverbes, le tout recueilli par L. FAVRAT. — 1 vol. in-8°. Georges Bridel, éditeur, 1866.

Cet ouvrage, dont nous avons annoncé la publication il y a quelques semaines, vient d'être mis en vente. « Le vénérable pasteur de Montreux, le doyen Bridel, mort au printemps de 1845, » nous dit M. Favrat dans sa préface, « avait entrepris, à la requête de la Société » celtique de France, un glossaire des patois de la » Suisse occidentale. Il y travailla durant de longues » années, et ne cessa d'y ajouter et de le retoucher » que lorsque sa main tremblante se refusa à tenir la

» plume. On peut même dire que ce fut, avec le *Con-*
» *servateur suisse*, l'œuvre importante de sa longue
» carrière. Dans ses derniers jours, voulant remettre
» en mains sûres son précieux manuscrit, il le légua
» à la Société d'histoire de la Suisse romande, dont il
» était un des fondateurs. »

Le Glossaire devait comprendre tous les patois du Valais, de Fribourg, de Vaud, de Genève, de Neuchâtel et du Jura bernois. Mais le champ était vaste, trop vaste pour être l'œuvre d'un seul ; tel qu'il est, le Glossaire présente une grande richesse de mots et d'expressions, particulièrement pour les cantons du Valais, de Fribourg et de Vaud.

« Le volume est fort agréable à parcourir : il est » semé de proverbes, de traits de naïvetés, d'expres- » sions figurées vives et originales, sans parler de » quelques gâités que l'auteur a trouvées sur son che- » min. »

Nous ne pouvons résister au plaisir d'offrir à nos lecteurs quelques échantillons pris au hasard dans l'immense vocabulaire que renferment les 400 pages du Glossaire proprement dit.

Aberdzi, aberdji. Donner l'hospitalité, héberger, recevoir dans sa chambre. En ce dernier sens, il se dit des filles à marier qui reçoivent de nuit la visite d'un garçon. (Vaud.)

Acutare, écutare. Ecouteur, celui ou celle qui écoute aux portes, aux fenêtres. Prov. *Lé z'écutare ne valion pas mé ke lé lare.*

Barketta. Petite barque, bateau. — Un montagnard de Bulle, village à deux lieues au-dessus d'Yverdon, étant entré dans un bateau et se rendant importun, le patron le fit descendre ; alors, se campant fièrement sur le rivage, le paysan lui cria : *Vein lei pi ein Bullet avoué ta beugre de barquetta, on te trouvera preu.*

Baugro. Bougre, bougresse. — Ce mot ne se prend point en mauvaise part, tant s'en faut : dire à quelqu'un, en lui frappant sur l'épaule, *T'i on bon baugro*, est un compliment d'amitié du meilleur ton, très-usité dans les foires et marchés. (Vaud, Fribourg.) On dit *beugre* dans le Jura.

Brouia. La Broye. — Voltaire, passant à Moudon, demanda le nom de la rivière qui traverse cette ville. « *La Broye* » lui répondit-on. — Oh ! que ce nom, dit-il, me serait commode pour rimer avec Troie.

Djappâ, dzappâ. Aboyer, japper ; rapporter indiscrètement. — Un curé, voyant passer un ministre contre lequel un chien aboyait, s'écria : *Ein vouaïke ion apri koui lo diablo djappe bein.* Le ministre répondit : *Ne djappe pas apri tè ke t'i de l'otto.*

Eindura, eindoura. Endurer, souffrir, répondre à une santé portée, permettre qu'on vous la porte. (Fribourg.)

Dans quelques villages fribourgeois, le garçon qui recherche une fille en mariage la conduit au cabaret. Chacun d'eux remplit son verre, puis le garçon approche le sien de celui de sa belle, en disant à celle-ci : *Maria, tè la pouerto* ; alors, Marie, en réunissant du doigt les deux verres, répond : *Djoson, d'einduro.* Joseph conclut de là qu'il a le consentement de Marie et qu'il peut aller la demander en mariage à ses parents.

Erdzein, ardzein. Argent, numéraire. *Lé z'erdzein ne san pa épais.*

Flanka, flana. Mettre ; donner un violent coup. — Jean Aigroz, dit l'astrologue de Combremont, ne sachant qu'indiquer pour la température d'un des jours de son almanach, dit à son secrétaire : *Flanka lei on tonerro.* Ce même astrologue fut mis en prison pour avoir annoncé, à jour fixe, la fin du monde, ce qui fit manquer la foire de Cossonay, qui tombait sur ce jour-là.

Piorna. Femme ennuyeuse, qui gronde, qui se plaint. *Kaise-tè, piorna.* C'est une expression classique du mari dans plusieurs ménages. (Vaud.)

Piton, peton. Rouleau qu'on fait passer sur une mesure de grain, afin qu'elle soit rase. Quand cet objet n'est pas rond, mais